

L E T T R E

Du C. SILVESTRE, à Charles COQUEBERT.

Paris, ce 11 Messidor, l'an III.

TU m'as demandé, mon cher ami, des renseignements sur la découverte que le citoyen Jean-Baptiste Michaut a faite d'arbres bituminisés et durcis dans le courant de la Seine, à la hauteur de Vitry près Paris : cette découverte ne lui est pas particulière quant à l'état du bois. Nous avons vu, dans les débris de plusieurs ponts, leurs piliers acquérir une couleur et une dureté semblables, et on a fait des cannes et d'autres petits meubles avec du bois passé à cet état par son séjour dans la rivière de Seine. Des fouilles faites au pont de la Révolution, ont aussi présenté le même phénomène sur un arbre entier. On savait donc déjà que le séjour du bois de chêne dans l'eau lui donnait cette singulière propriété, mais on ignorait qu'il en existât en si grande abondance aux environs de Paris, et que le cours de cette rivière et de la Marne, dans une étendue assez considérable à cette hauteur, attestât encore l'existence des anciennes forêts habitées par les Druïdes, enfouies depuis ou entraînées par des événemens ultérieurs qui nous sont inconnus.

Les arbres trouvés par le citoyen Michaut, sont entiers avec leurs branches et leurs racines ; le corps ligneux a pris une couleur noirâtre ; il a acquis un grand degré de dureté et de pesanteur ; il est susceptible d'un beau poli, et pourrait être substitué à l'ébène dans quelques ouvrages. Il est à remarquer que ce bois ainsi durci se trouve dans les parties sablonneuses et à peu de profondeur ; celui, au contraire,

contraire, qui a séjourné dans l'argile, se pourrit et se délite facilement. Ce citoyen qui, par un travail et une constance exemplaires, a construit lui seul une maison en *pisé* près Vitry-sur-Seine, qui, depuis trois années, a augmenté ce petit domaine et cultivé son champ, qui a tout fait par ses propres mains pour sa famille, en la nourrissant par son travail et par un assez faible commerce d'arbres et de cidre ; cet homme étonnant, qui, mieux que l'insulaire industriel dont nous lisons le roman avec tant d'intérêt, a su faire servir les productions les plus brutes de la nature à satisfaire les besoins de l'homme civilisé, a le premier trouvé ce bois durci dans le sable de la Seine ; il a exploité avec ardeur cette mine qui lui appartenait à titre de premier occupant, il se l'est appropriée comme un objet encore inconnu qui ne pouvait servir à personne ; et, après des peines infinies, il est parvenu à en tirer suffisamment pour en former la charpente de ses planchers.

C'est une course digne des méditations du philosophe penseur, que d'aller voir ce philosophe actif, qu'aucun travail n'effraie ni ne rebute, et qui parvient seul à tout créer avec l'intelligence et le temps, sans le secours d'aucun autre homme, et sans aucun autre fonds que l'emploi de ses propres journées. Il vient, seul, de creuser un puits d'environ 60 pieds, dans un pays où la pierre se trouve souvent à une assez petite profondeur : il a percé plusieurs couches de pierre siliceuse, et est enfin arrivé à une pierre argilo-calcaire remplie de coquilles marines, qui est d'une telle dureté, qu'elle émousse sa pioche et ses autres outils, et qu'il ne peut pas l'entamer. Il n'est pas rebuté et va reprendre son ouvrage à l'aide d'une tarière, et se servir de la poudre pour continuer ses recherches. Que ceux qui liraient cette

Journal des Mines, Thermidor, an III. F

note, et qui, en voyant cet homme presque toujours et exclusivement occupé de sa famille et de lui, pourraient le taxer d'égoïsme, suspendent leur jugement. Je l'ai vu, l'année dernière, accourir de son habitation, à Vitry-sur-Seine, dont il est éloigné d'environ dix portées de fusil, je l'ai vu se précipiter dans une maison embrasée, monter sur le toit, faire d'inutiles efforts pour éteindre la flamme, et tomber malheureusement avec une partie de chevron brisé; j'ai aidé à le relever et à le conduire chez lui malgré lui-même; il voulait, quoique blessé, remonter à l'échelle. Pourquoi donc, en criant sans cesse à l'égoïsme, ne cherche-t-on pas à désigner, par des caractères certains, les traits de ce vice hideux? Qu'il est bon citoyen, qu'il est utile à son pays, celui qui passe tout son temps à bâtir sa propre maison, à creuser son puits, à cultiver son champ, à faire paître son bétail, à nourrir sa femme, élever ses enfans, et à voler au secours de ses voisins, mais seulement lorsqu'ils ont réellement besoin de lui! Une dernière réflexion: si un malheureux hasard ne m'eût pas montré cet homme, aussi actif à secourir les autres, que constant à s'occuper de son bien-être, peut-être qu'entraîné par un faux préjugé, je ne lui eusse pas soupçonné cette vertu: aurais-je été le seul à porter ce jugement?

SILVESTRE.

RENSEIGNEMENTS

Sur les charbons et bois fossiles découverts lors de la fondation du pont de la Révolution;

Par le C.^{ie} DEMOUSTIER, ingénieur en chef des travaux publics du département de Paris.

EN 1787, faisant les fouilles de la culée de la culée de ce pont, du côté de la place de la Révolution, on a découvert, à 16 pieds environ au-dessous du niveau de la place, et à 6 pieds au-dessus des basses eaux, un tronc de chêne de 18 pouces de diamètre, avec son écorce, sur laquelle on remarquait encore de la mousse bien conservée. L'intérieur de cet arbre était très-sain et très-solide, la couleur seulement en était un peu altérée.

En 1789, en construisant le batardeau de la deuxième pile du côté de la place, on a encore découvert, peu au-dessous du niveau du lit de la rivière, un tronc d'arbre de 18 à 20 pieds de longueur, et 12 à 18 pouces de diamètre, que l'on a aussi jugé être un chêne. Il était dépouillé de son écorce, néanmoins assez sain, quoique de couleur d'ébène. Il n'y avait aucune apparence de charbon fossile.

Dans les fouilles de la culée et des murs de quai du même côté, sous un lit de terre franche assez grasse, à 22 pieds environ au-dessous du niveau de la place, à-peu-près à la hauteur des basses eaux, on a découvert sur deux à deux pieds